



L'Anticipation dystopique et le désenchantement moderne

Ayed Kawthar

Pour citer cet article

Ayed Kawthar, « L'Anticipation dystopique et le désenchantement moderne », *Cycnos*, vol. 22.1 (La science-fiction dans l'histoire, l'histoire dans la science-fiction), 2005, mis en ligne en octobre 2006.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/633>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/633>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/633.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

L'Anticipation dystopique et le désenchantement moderne

Kawthar Ayed

Kawthar Ayed est doctorante à Aix-en-Provence sous la direction de Roger Bozzetto. Elle est aussi boursière du gouvernement français. Elle s'emploie à faire connaître, en France, la littérature science-fiction d'expression arabe.

Cet article se concentre sur l'étude de deux anticipations dystopiques et aux rapports qu'elles entretiennent avec le contexte historique de leur production. Deux romans, parus en 2004, l'un écrit en arabe et l'autre en français : *Miroirs des Heures Mortes* de M. Kilani et *Globalia* de J-C. Ruffin, permettent d'affirmer que le rapport entre la fiction et la réalité revêt une dimension dialectique. Le pessimisme qui marque ces romans est le catalyseur d'un désenchantement moderne. L'œuvre de l'auteur arabe, notamment, s'alimente à un contexte de crise politique et écologique.

Anticipation, utopie, dystopie, désenchantement

Le titre de notre communication — l'anticipation dystopique et le désenchantement moderne — indique dans quelle direction nous nous proposons d'aller. Nous cherchons à interroger l'existence possible d'une dimension spécifique à la littérature de SF et en particulier d'anticipation dystopique entre la fiction représentée et la réalité historique. Une position dialectique peut en effet se donner à lire dans l'expression du désenchantement qui marque de plus en plus les romans de SF et qui s'alimente à un contexte de crise. Comme le signale l'auteur de l'article

L'échec terrifiant dans la réalité de programmes supposés eunomiques, établi au travers des totalitarismes, conduit dans la littérature, en particulier de science-fiction, à la multiplication d'anti-utopies et de dystopies critiques.¹

Mais cela se traduit-il de la même manière dans l'un des plus récents textes dystopiques français et dans l'un des textes tunisiens de la même époque ? Pour essayer de répondre à cette question nous proposons d'examiner deux romans dystopiques : *Miroirs des Heures Mortes* de Mustapha Kilani² et *Globalia* de Jean-Christophe Ruffin³.

Miroirs des Heures Mortes nous projette vers l'an 2725 dans une ville polluée des pays du Sud dont l'air n'est plus respirable, ce qui contraint les citoyens à se déplacer avec des bouteilles à oxygène sur le dos. La pollution de l'air, projet réalisé dans le cadre d'un compromis avec les pays du Nord, a renforcé l'autoritarisme. Le peuple vit dans un état de dépendance puisque l'industrialisation de l'oxygène est à la seule charge d'un État totalitaire qui obéit à une administration mondiale. Le Grand Nesnes, soutenu par des instances politiques étrangères, jouit de cette dépendance et cherche à renforcer son pouvoir par la violence. Quant à *Globalia*, elle nous place dans un futur indéfini, donnant à voir une cité occidentale parfaite protégée des agressions extérieures par une cloche de verre. De cette utopie du bonheur collectif se trouve exclu le reste de la planète étant classé dans la catégorie des non-zones, du chaos.

Ces deux romans, parus en 2004, l'un en arabe et l'autre en français, concordent à montrer, à travers des références implicites et explicites, qu'ils entretiennent avec l'histoire un rapport étroit. Il nous semble donc important de voir comment le réel historique est approprié par ces auteurs et intégré dans leurs romans de façon à donner aux récits une dimension historique qui retentit dans le présent de lecture.

¹ *Dictionnaire des utopies*, Paris : Larousse, 2000, p. 202.

² Mustapha Kilani, *Miroirs des Heures Mortes*, Sousse, Tunisie : Edition al-Mizān 2004

³ Jean-Christophe Ruffin, *Globalia*, Paris : Gallimard, 2004.

Dans un premier temps nous allons tenter de voir comment le désenchantement naît de la désillusion face aux structures faussement utopiques présentées dans ces romans et comment la crise de l'héroïsme (*Globalia*), voire l'absence d'entreprise héroïque⁴ (*Miroirs des Heures Mortes*), est le reflet d'une conscience désenchantée. Mais justement ne s'agit-il pas de miroirs sur lesquels se profilent les heures mortes d'un temps en crise ?

Nous proposons ensuite d'examiner les concepts de liberté d'expression, de mondialisation et de terrorisme véhiculés dans ces deux romans dans un contexte de guerre, d'hégémonie culturelle, économique, politique et de répression.

Sur la voie de la désillusion

La dystopie naît au cœur de la cité dite utopique, à travers l'existence même du dissident, ce qui diffère en termes d'approche, de l'utopie qu'on voit justement de l'extérieur, à travers le regard du voyageur.

Dans *Globalia* on identifie la présence de deux dissidents qui dynamisent le récit : Baïkal et Puig. En cela le roman semble plutôt rejoindre la structure canonique du genre. Par contre, dans *Miroirs des heures mortes* de Mustapha Kilani la dystopie naît justement de l'absence de dissidents. Tout le long du roman la focalisation a pour objet l'image d'un dictateur omniprésent et omnipotent. Et peut-être que l'absence de dissidents et du concept même de dissidence est justement due à l'omniprésence et à l'omnipotence du dictateur : Le Grand Nesnes. Mais commençons tout d'abord par voir comment dans *Globalia* le désenchantement des dissidents nous renvoie à la remise en question de l'entreprise héroïque qui, face aux enjeux de l'Etat, devient un concept vidé de sens.

Dans cette dystopie, on voit planer le regard étrange de deux individus en porte-à-faux. Tout leur paraît source de dégoût : les lieux urbains les étouffent et l'uniformité menace leur individualité tandis que le rejet de l'histoire et de l'art menace leur identité. Les deux dissidents sont en rupture par rapport au dessin canonique du citoyen modèle accepté dans le cadre de la cité idéale. La rupture se donne à lire comme un moment de prise de conscience, qui naît du contact avec l'art et l'histoire, ce qui démarque déjà *Globalia* de *Miroirs des heures Mortes* où tout a été soigneusement effacé de la mémoire du peuple.

L'art est la voix du passé, d'un passé qu'on cherche à ignorer et à étouffer, parce que le passé est le catalyseur de l'histoire et que l'histoire est l'ennemie de l'utopie qui tend à survivre dans un présent éternel. En faisant abstraction du passé, on espère maîtriser le présent et le futur qui, à l'abri du passé, sera la reproduction du présent.

Le désenchantement naît alors de l'absence d'alternatives que pourrait permettre l'existence d'un futur, voire la croyance en un demain différent du présent. Le fait de réaliser qu'on vit à l'intérieur d'un système clos, atemporel, auto-référentiel et donc anhistorique, rend déjà caduque toute tentative de changement et fait de la dissidence une fin en soi et non une étape pour aboutir à un quelconque changement.

C'est ce qui donne lieu à un désenchantement encore plus profond avec la remise en cause des héros en tant qu'individus normaux ne parvenant, dans le meilleur des cas, qu'à fuir *Globalia*. Ainsi, leur désenchantement déboucherait plutôt sur l'image d'un héroïsme désenchanté. C'est avec ironie que cette problématique se fait sentir dans *Globalia*.

En effet, l'image caricaturale de Puig laisse sous-entendre une critique de l'héroïsme. Avec son feutre, sa cape et son épée, il se mue en Don Quichotte qui se met à combattre les immenses moulins à vents de *Globalia*. Son portrait suscite le rire et laisse planer un doute sur le sens qu'on pourrait donner à son action qui se veut héroïque. D'ailleurs, c'est aussi sur un ton ironique, voire sarcastique que *Miroirs des Heures Mortes* met en avant l'absence de

⁴ On désigne par entreprise héroïque, dans le cadre précis de la littérature d'anticipation dystopique, la défense des valeurs individuelles menées par un personnage principal contre des valeurs collectives.



dissidents et l'effacement de l'héroïsme. Les seconds du despote sont totalement soumis et cette soumission leur confère une image ridicule. On assiste au début du roman à une scène burlesque au cours de laquelle on voit s'afficher et évoluer les expressions de la terreur :

Têtes baissées ils allèrent à sa rencontre (...) ils restèrent debout durant une heure, deux heures, trois heures, quatre heures... Khaddūdjā Ennaassī faillit tomber par terre, Manṣūr Ellfallākī pissa sur lui-même deux fois. Sālem Eṭarrahī terrifié pleura à plusieurs reprises. (...) Cinq heures s'écoulèrent (...) Manṣūr Ellfallākī pissa sur lui-même pour la cinquième fois, la mauvaise odeur se fit sentir et il tomba raide. (M.H.M., 28-30)

Dans ce roman, les héros ont cédé leur place à des personnages flétris qui renoncent à toute forme d'action. Situation qui nous rappelle la célèbre phrase d'un vieux despote arabe *HADJĀDJ 'IBN YŪSSUF* : « celui qui ose parler du pouvoir nous le tuons, celui qui se tait sera mort de frustration. »⁵ Par contre, dans *Globalia*, Baïkal et Puig, dans leur parcours de dissidence, espèrent, malgré la machination, trouver la faille à travers laquelle ils pourraient s'infiltrer dans le système et ainsi le miner de l'intérieur. L'existence des non-zones semble à Baïkal une alternative réelle pour vivre autrement sans conditionnement ni manipulation. Mais le rêve d'évasion s'est vu tourné en désillusion. L'ailleurs n'est pas forcément meilleur : Un grand dégoût l'envahissait (...). Le tragique de la vie humaine lui paraissait dans toute sa cruauté : il était impossible de vivre en *Globalia* sans perdre son âme mais pour prix de cette renonciation, on obtenait au moins la consolation des objets, le confort, les douceurs de la prospérité. Quiconque se dressait contre ce pacte infâme était rejeté vers ces lieux désolés où la dignité des hommes était payée de laideur, de flétrissement des corps, de souillure et de souffrance. (G., p. 441)

Baïkal n'a pu fuir *Globalia* qu'avec la permission des autorités dans le cadre d'un compromis. Ron Altman l'a sélectionné pour être le nouvel ennemi de *Globalia*, étant donné ses antécédents anti-sociaux :

Votre goût pour l'aventure fait de vous un ennemi en puissance pour notre monde. Et pourtant tout cela fait justement que nous avons besoin de vous (...). Il ne suffit pas que se perpétuent les formes de la tragédie. Il (...) faut des héros pour l'incarner. (G., p. 90-93)

Suivant les termes de l'accord, il a été placé hors de *Globalia*, et sur ses traces on bombarde les villages qu'il visite, le poussant à se réfugier chez les Déchus. Descendants des anciennes générations de dissidents globaliens, ils voient en Baïkal le dernier espoir que ce dernier ne cherche pas à détromper. Dans ce sens, Baïkal accepte de jouer à la lettre la « comédie du chef terroriste » (G., p. 321) :

Les malheureux [les Déchus] se faisaient de graves illusions sur le secours qu'il pouvait leur apporter (...). Mais comment leur dire que lui, Baïkal ne représentait rien de tel ? Comment leur avouer qu'il était une créature née de l'esprit pervers d'Altman ? (...) S'il perpétuait l'illusion, il mènerait ces gens à la mort et les tromperait gravement sur leurs forces. Altman avait décidément bien conçu le piège dans lequel il l'avait précipité. (G., p. 375)

« L'élevage » des dissidents ôte à l'entreprise héroïque son aura mythique. La réussite du plan de Protection sociale laisse planer sur l'œuvre un grand doute sur le sens de l'entreprise héroïque. Baïkal n'a réussi qu'à mieux renforcer *Globalia*, en donnant aux actions militaires, menées contre les non-zones, une totale légitimité. En entraînant les Déchus dans ce combat, il a facilité leur unification et, pour ainsi dire, leur destruction.

La fin du roman consacre le triomphe du projet mis en œuvre par la Protection sociale. La situation finale renvoie alors à la situation initiale formant un récit en boucle, ce qui met à mal le principe classique de l'arc narratif, dans la mesure où le modèle narratif classique accorde

⁵ Man takallma katalnahu wa man sakata māt bi-ghammihī

من نكلم قتلناه و من سكت مات بغمه

au héros un parcours évolutif. Or, dans les dystopies, ce n'est plus un arc mais une courbe qui retrace l'échec sous forme de chute. On assiste à une sorte de faux climax.

La présence d'un faux héros dans *Globalia* fait écho à l'absence de héros dans *Miroirs des Heures Mortes*. Les personnages sont placés sous les sombres traits de leurs vicissitudes et se détruisent mutuellement. Le grand Nesnes, promoteur et défenseur de l'idée de la pollution totale, est le seul personnage principal. Il est présenté comme l'anti-héros par excellence.

Petit de taille, despote et narcissique, il jouit de la faiblesse de ses seconds et de la soumission de son peuple et cherche à compenser sa faiblesse physique par la force militaire. « Il est habité par le désir de vengeance de tout citoyen qui cherche à respirer l'air non pollué. » (M.H.M., p. 37) Les satellites qui se mettent à son service s'effacent en sa présence pour ne laisser rayonner que son pouvoir absolu : « être puissant c'est avoir un pouvoir total. Celui qui appartient au commun du monde périra et ses os seront rongés par les rats des heures mortes. » (p. 67)

Tout le long du roman on voit défiler l'image de l'agonie sans l'ombre d'un espoir. Mais de quel espoir pourrait-il s'agir si le monde connaît le silence des agneaux en la présence du grand Nesnes, dont la mort n'annonce que la prise du pouvoir par un autre despote, Elghūl, dont le nom renvoie à un monstre mythologique.

D'ailleurs, dans ce roman la structure narrative est tout à fait particulière puisque la scène de mort qui clôt le roman trouve son écho dans la première scène qui l'ouvre. Ainsi, le premier chapitre du roman, intitulé « la fin du début » nous renvoie au dernier chapitre qui n'est que le début de la fin parce que justement la fin est au début. La fin du roman met en scène la mort du grand Nesnes, alors que la première page du roman s'ouvre sur la découverte des corps décomposés.

Le lecteur, poussé à faire une lecture en boucle du récit, est pris au piège dans une structure circulaire au sein de laquelle il découvre une dystopie déstabilisante qui s'alimente à des visions négatives du monde actuel, nous renvoyant en dernière analyse à l'exploitation du tiers-monde et à la répression de la liberté, en particulier dans le monde arabe, notamment ces dernières années.

La transposition de la réalité dans *Miroirs des Heures Mortes* et *Globalia*

L'ironie qui traverse l'œuvre de Kilani ne laisse pas indifférent le lecteur. Elle lui permet de saisir une critique de l'ordre actuel des choses. Lors d'une fête organisée en l'honneur du grand Nesnes, on voit défiler toute une séquence burlesque. L'orchestre, dont le chef est borgne, est composé de nains chantant des louanges à l'adresse du despote. Mais le comique est plus frappant lorsque le chef d'orchestre déforme la lettre « s » en la prononçant « th » ce qui ridiculise le Grand Nesnes qui devient, par le biais de cette déformation comique, le petit Nethneth. Cette scène réactualise sur un ton satirique l'hommage hypocrite qu'un peuple soumis fait à son tortionnaire. Le burlesque est adapté à cette œuvre de fiction afin de créer un détour. Il y a même des scènes où le burlesque passe par l'allégorie.

Les personnages satellites, lors d'un rituel de danse, se transforment en des animaux domestiques : vache, agneaux, poules, coqs, chats noirs et lapins. La docilité et la soumission sont les facteurs communs entre les personnages et leurs correspondants animaux. Les scènes comiques se conjuguent avec les scènes tragiques de mort et d'agonie, créant un curieux amalgame jalonné de symbolisme. La pollution de l'air semble effectivement se prêter à une lecture symbolique, pour nous renvoyer à l'état des libertés individuelles sous le poids d'un pouvoir tyrannique. Beaucoup d'éléments puisés dans le roman appuient cette analyse.

Le peuple achète mensuellement à l'Etat sa ration quotidienne d'oxygène, mais l'oxygène, devenu très précieux, est désormais sujet à différentes exigences et est soumis à un projet de gestion économique pour mieux aliéner les individus. Ainsi, pour consommer moins

d'oxygène « l'individu sera appelé à fournir de moindres efforts. Il devra éviter tout effort supplémentaire comme penser ou parler. Il aura à manger, à regarder la télévision et à fuir la réalité en se réfugiant dans les rêves. » (M.H.M., p. 16)

Dans un contexte historique où la liberté d'expression se rétrécit comme une peau de chagrin, les références à la mort se multiplient : individus asphyxiés, oiseaux gisant sans ailes et chauves-souris étouffés : « quelques chauves-souris ayant perdu le chemin de la mer furent englouties dans les abîmes de la ville, heurtèrent les murs et périrent étouffées. » (M.H.M., p. 96) Les chauves-souris sont des oiseaux nocturnes qui volent dans la discrétion de la nuit, mais voler porte le symbole d'une liberté interdite. Les oiseaux n'ont pas à sillonner le ciel de la ville « pour que les gens ne puissent plus rêver de voler. » (M.H.M., p. 31) Même le rêve de liberté n'est plus permis. Seuls ceux qui agonisent dans les rues rêvent « d'oxygène pur, d'oiseaux qui volent, de papillons [et] de fleurs d'amandiers. » (M.H.M., p. 113)

D'un autre côté, *Miroirs des Heures Mortes* se prête à une lecture complémentaire qu'on pourrait tout aussi bien puiser dans le contexte particulier d'une mondialisation agressive. L'air pollué nous renvoie alors au danger radioactif, dû en particulier aux détritiques nucléaires que les pays du Nord déversent dans les pays du Sud. L'ambiance macabre du roman nous met face à une problématique délicate, cristallisant ainsi les frayeurs de voir le tiers-monde se transformer en cimetière radioactif. Les pratiques observées dans ce sens génèrent la crainte d'intoxication future des pays sous-développés qu'on donne en offrande pour la survie des pays développés.

Loin d'apporter le salut aux peuples des pays du Sud, la mondialisation approfondit le fossé qui les sépare des autres peuples, pire, elle les condamne à vivre dans un espace pollué, entrepôt de déchets. Dans ce sens, seuls les pays du Nord profitent des avantages du développement scientifique et technique, ce qui trahit l'espoir en un monde meilleur offert à tous sur terre.

La question de la mondialisation et des ségrégations qu'elle fait naître sur une échelle mondiale traverse également le roman de Rufin. Dans *Globalia*, une cloche de verre délimite les frontières du monde édénique et le démarque des non-zones, espaces chaotiques où guerres, famines, terrorisme et pauvreté priment.

A travers ce clivage, le roman condamne l'épanouissement d'une vision raciste et anti-tiers-mondiste qui consacre une entreprise capitaliste fondée sur la séparation de deux mondes. La cage en verre, transparente, qui protège le monde "civilisé" dans *Globalia* renvoie à une idéologie de séparation économique et politique. Elle fonctionne comme un barrage qui bloque l'extension des richesses des zones sécurisées (par référence aux pays du Nord) dans les non-zones (par référence aux pays du Sud) et empêche par la même occasion la contamination des zones sécurisées par la pauvreté des non-zones. La mondialisation semble donner essor à une nouvelle forme de racisme sur une plus grande échelle.

Ce qui existe hors de *Globalia* est considéré comme chaotique, résidence de mafieux et de terroristes dont la présence menace la cité, légitimant de la sorte le bombardement régulier de ces zones. La globalisation se prête à lire comme un stade avancé de la mondialisation qui, après la chute du Mur de Berlin, finit par transformer le visage du monde. Exerçant un pouvoir essentiellement économique, elle est parvenue à faire de l'économie la force du pouvoir politique.

Avec un groupe de très gros industriels et banquiers (...) ils ont poussé à la formation d'un ensemble global, d'abord économique puis politique qui regroupe les Etats-Unis, l'Europe élargie incluant la Russie, le Japon et la Chine. L'essentiel, pour eux, était évidemment l'économie. En réunissant ces espaces, ils savaient qu'ils allaient affaiblir le pouvoir politique au point d'en faire une simple potiche. (G., p. 397)

Du coup la démocratie, obéissant aux seules exigences économiques, installe de nouvelles limites et de nouvelles restrictions, mettant au premier rang des figurants politiques. « Vous

savez ce qu'est notre métier ? Du théâtre, voilà tout. Nous représentons. » (p. 289) Le désenchantement naît alors du fait que la démocratie est illusion, qu'elle nous renvoie à une image trompeuse qui sert à embellir la laideur du système, d'un système qui, pour la survie de Globalia, écrase ce qui existe hors de Globalia. C'est de la sorte que s'élabore la question du terrorisme dans un roman dont la date de parution est concomitante avec l'intérêt particulier qu'on accorde à cette question, notamment après la tragédie du 11 septembre 2001.

Dans *Globalia*, il est question d'un terrorisme organisé par un Etat dit démocratique contre son peuple et contre les habitants des non-zones pour créer, à travers la peur, la survie de la cité des élus : « *Les gens ont besoin de la peur (...). Dans une société de liberté c'est la seule chose qui fait tenir les gens ensemble.* » (G., p. 92) La peur, on cherche à la promouvoir par le biais d'actions effectuées par les membres de la Protection sociale à l'intérieur de Globalia en faisant croire au peuple qu'il s'agit d'un terrorisme de groupes anti-globaliens : bombes placées dans des centres commerciaux, voitures piégées etc... Mais si Globalia est bel et bien une démocratie, alors de quelle démocratie s'agit-il ? D'une démocratie hypocrite, voire d'une « démocrature » avec de beaux slogans décoratifs ?

L'auteur nous invite à faire une relecture du concept de démocratie, critiquant les fondements même qui soutiennent les états démocratiques et, il dénonce l'hégémonie économique et politique exercée par ces états dans un contexte de mondialisation.

Conclusion

C'est sur deux modes différents et avec un arrière plan culturel différent que ces deux fictions traitent de sujets d'actualité. *Miroirs des Heures Mortes* de Kilani et *Globalia* de Rufin se donnent à lire comme une transposition de l'inquiétude du présent telle qu'elle est ressentie actuellement dans le monde. Ainsi, ne s'agit-il pas de miroirs déformants qui nous reflètent une image de notre époque et de nous-même ? Jeu de miroirs et de reflets que les auteurs déforment et transforment par le biais de fictions subversives qui créent le détour et marquent une distance critique.

Les avènements radieux, quels qu'ils soient, souligne Rufin, même quand ils viennent à nous, sous les dehors souriants de l'individualisme démocratique, sont à accueillir la tête froide (...). Il est bon d'avoir l'esprit ouvert mais pas au point que le cerveau tombe par terre. (G., p. 496)

Loin de vouloir enfermer le lecteur dans un négativisme désespéré, on cherche à lui faire prendre conscience du désastre que risque de courir le monde à la lumière de son évolution actuelle. Les anticipations dystopiques expriment l'inquiétude de l'homme moderne à cours d'alternatives. Mais, inquiéter est le rôle de l'écrivain. "Inquiéter tel est notre rôle", a bien affirmé Jean-Paul Sartre. L'inquiétude éveille les consciences et arrache le lecteur à la torpeur des rêves illusoires avec une vision au négatif de son monde. C'est pourquoi Mustapha Kilani souligne l'importance d'écrire en ce moment précis de l'histoire : « les événements de ce roman se déroulent en l'an 2725 ap.J-C. La prévision pourrait se réaliser, ou plutôt elle va se réaliser. Il ne faut plus s'arrêter d'écrire. » (M.H.M., p. 8)